

XYZ. La revue de la nouvelle



Sauf que

Renald Bérubé

Numéro 78, été 2004

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/3437ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bérubé, R. (2004). Sauf que. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (78), 7–25.

Sauf que

Renald Bérubé

Je me nomme Plusieurs Ouimet (s.v.p., prononcer wimè et non wimette, ainsi que pour Chabot il faut prononcer chabô et non chabotte, cette dernière prononciation étant née sous l'influence de l'anglais envers lequel, par ailleurs, je n'entretiens aucune animosité; simplement, il faut se souvenir qu'à tout mélanger et tout confondre, les fruits avec les légumes et les céréales, on court de grands risques de donner à manger de mauvaises soupes ou de mauvaises tartes. Un chiot n'est pas une chiotte, «lot» se prononce lô en français et lotte en anglais. *Thanks a lot.*). Le patronyme, Ouimet, mes géniteurs n'y pouvaient trop rien, mon père étant un Ouimet, Arcade de son prénom ludique; encore qu'ils auraient très bien pu, mais j'essaie de n'y pas trop penser, je me l'interdis, je les remercie virtuellement, dans mon sémaphore intérieur, de n'avoir pas pu/voulu suivre, de n'avoir pas suivi ce qui commençait à devenir une mode; encore qu'ils auraient très bien pu/voulu donc, chacun ayant son *ego* patronymique, m'infliger, m'affliger de ou me faire l'honneur d'un nom composé, nom de maman (Lamer) trait d'union nom de papa (Ouimet), Lamer-Ouimet.

Plusieurs Lamer-Ouimet; voilà, je l'ai écrit, c'est dit, c'est dit par écrit noir sur blanc pour la première fois, c'est écrit pour être lu. Soulagement, vous ne l'aurez pas appris par d'autres, faut faire face, faut savoir se prendre en mains (là, attention aux pensées trop faciles ou trop focalisées). Mais soulagement, comment dire, accompagné d'inquiétude, de nervosité; si je n'ai pas su résister à la nécessité de vous avouer un patronyme composé possible, je vous interdis de vous le payer à mes dépens. Déjà qu'à la petite école, à l'occasion de différents jeux, on ne se privait pas de

l'inévitable « Ouimet, oui mais, décide-toi ! » plus tard relayé par « Ouimet ou désormais ? » quand nous avons étudié l'histoire du Québec moderne de l'après-duplessisme au collège puis à l'université ; alors imaginez tous les possibles du composé Lamer-Ouimet. Des jeux de mots, blagues ou autres contrepèteries impliquant Maman, le nom de ma mère, je n'aurais pas pu, je ne pourrais supporter. Chacun et chacune a ses mots sacrés ; son prénom à elle, c'était Alphonsine. Comme dans *Le Survenant*, je sais.

Voilà pour le patronyme auquel mes géniteurs ne pouvaient trop rien, encore qu'ils auraient pu vouloir, etc., je ne saurais assez les remercier, merci beaucoup. Mais le prénom que je porte, Arcade et Alphonsine, ah ah ? Vous étiez reine et roi de la prénomination, vous aviez tous les droits, je sais bien que roi et reine n'ont pas à discuter avec leurs sujets, Lesage (Jean) l'a dit clairement avant de, plus tard, se rétracter ; ah alors ? Pourquoi Plusieurs plutôt que Pierre ou Paul, disons ? Je sais bien, vous me l'avez raconté : en ces folles années 1970 du *flower power*, juste après la démission historique de Richard Nixon de la présidence des États-Unis en 1974 pour cause de mensonge éhonté au peuple américain, et juste avant l'élection au Québec du Parti québécois de René Lévesque pour cause de tentation d'être un grand peuple en 1976 (je suis né en 1975), vos voisins de Saint-Lambert, rive sud de Montréal, vous avaient présenté, un dimanche de piscine-barbecue, quelques-uns de leurs parents en visite chez eux. L'un desdits parents se prénomme Parfait, vous n'en êtes jamais tout à fait revenus, si je puis dire. Parfait — Parfait Héту (dont je me suis longtemps demandé s'il s'agissait d'une question ou d'une affirmation). Pour vous, il allait de soi qu'il s'agissait d'une affirmation : monsieur Héту était là, devant vous, et il se prénomme Parfait. Ce qui ne vous a pas empêchés, cela aussi vous me l'avez raconté, de rigoler fermement quand vous fûtes de retour dans votre cuisine, seuls entre vous avec vos herbes, « Parfait, c'est pas possible, comment peut-on appeler un enfant Parfait ? » Mais on était dans les années 1970, *the sky was the limit*, et vous vous êtes mis à jouer le jeu du prénom étonnant et signifiant (ah ! le signifiant, le m... signifiant des structuralistes qui aspirait à devenir

aussi le signifié, qui allait presque remplacer ledit signifié, le sujet, le moi — et moi, aussi réel que Parfait, là-dedans ? Le signifié parfaitement insignifiant d'un signifiant très superbement doté de tout ? Mais je me devance ; avançons vers les deux points) : le résultat du jeu, ce fut Plusieurs — si Parfait était possible, pourquoi pas Plusieurs ? Tous les deux, vous aviez beaucoup lu, des masses de lectures diverses, éclectiques : vous saviez que *je* est un autre, ça vous fascinait même, et Freud encourageait vos illuminations que diverses *leaves of grass* menaient tout près de la céleste limite ; et quand vous avez lu ou entendu, je ne sais plus, la phrase de Devos qui affirmait, sourire (imaginé ou vu) en coin, qu'« On se prend souvent pour quelqu'un, alors qu'au fond on est plusieurs », alors ça y était, cela fut, la lumière vous traversa de part en part, le prénom était trouvé, cautionné, éclatement et éblouissement. Sauf que.

Sauf que JE devrais ou devrait la porter votre trouvaille très signifiante. À cinq mois, quand tes géniteurs te présentent aux visiteurs et aux parents, j'imagine (que puis-je faire d'autre ?) que ça doit créer son petit effet, titiller la glande interprétative de tout un chacun (toute une chacune, c'est de bonne rectitude politique et/ou grammaticale ?) que d'entendre « voici notre fils, Plusieurs ». Complaisance, je dis, vous vous faisiez plaisir sinon l'amour et m'(nous) envoyiez par avance à la guerre, aux chicanes de toutes sortes, à l'abattoir du ridicule. Mais alors là, tant pis et tant mieux à la fois, comme quoi les contraires peuvent être synonymes, c'est vous, forcément, qui étiez les sujets des interprétations de divers niveaux, ce qui n'exclut surtout pas le rabelaisien, c'est de vous qu'on parlait en disant votre « A-t-on idée de nommer, etc., ils pensent à quoi, sûrement pas à l'enfant ». Mais quoi ? Un garçon grandit, va à la petite école, puis au secondaire, arrive au secondaire polyvalent, commence à etc. « Comment tu t'appelles ? Plusieurs. Quoi ? C'est quoi ton nom ? Plusieurs. Comment tu dis ? Ben voyons donc, arrête tes niaiseries. » Et ce n'est que la prime enfance, l'incipit d'une litanie qui continue toujours. Oh ! les cauchemars intimes prénominaux ! Bon. Disons, géniteurs, que je raisonne froidement (comme dans « colère froide ») depuis

votre point de vue, à partir de votre référent trop réel, le Hétu prénommé Parfait. Voilà un mot auquel on peut se fier, le *Robert* (j'aurais aimé ce prénom) *petit* ou *grand* en témoigne avec une sévère éloquence : « PARFAIT, AITE [...] adj. et n. » ; en regard, lisons ce qu'écrit le même dictionnaire à l'entrée « plusieurs » : « PLUSIEURS [...] adj. et nominal indéf. pl. » Comme « parfait », « plusieurs » peut être à la fois adjectif et nom, ça va ; mais alors que le premier est un adjectif qualificatif fort mélioratif, le second se démène dans l'indéfini, et comme nom et comme adjectif. Avouez qu'il y a de quoi rassurer un adolescent hésitant : être prénommé à l'indéfini, ça rassure fort ; sans parler du pl. : la question existentielle *teen* n'était plus qui suis-je ? mais plutôt combien suis-je ? qui sommes-nous, moi ? Vous pouviez bien, inconscients mais pas selon Freud — pour le dire comme je le pense : vous n'étiez pas inconscients, vous étiez innocents, au sens québécois — comme dans l'expression « maudits innocents », excusez mon langage —, vous demander pourquoi j'avais toujours le nez (!) dans *des* dictionnaires : géniteurs prénominiaux, je vous... je ne saurais dire que je vous aime beaucoup. Mais, cela dit, merci Maman d'avoir consenti à l'économie du Lamer.

Parfait, Plusieurs. Plusieurs devenu prénom tout en étant simultanément, mais d'abord et avant tout, adjectif et nom indéfinis pluriels. Ce qui peut toujours s'endurer, même si toujours peut être plutôt long, et endurer demander un grand renoncement. Mais relisez les entrées des deux mots au dictionnaire de monsieur Robert : « PARFAIT, AITE » et « PLUSIEURS » — vous voyez la différence, géniteurs, qui aurait dû vous sauter aux yeux, à l'esprit, au raisonnement éclairé, à la matière grise, alouette ? PARFAIT, AITE d'une part, PLUSIEURS d'autre part : il n'y a pas de virgule après le deuxième mot, vous saisissez ? « Parfait » peut être au masculin singulier, au féminin pluriel, au masculin pluriel, etc. ; mais « plusieurs », toujours au pluriel, N'A PAS DE GENRE, géniteurs de mes, non, de vos amours herborisantes ! Comment dire ? Ainsi : vous pouvez-ti comprendre, vous avez-ti pensé à ce que cela peut représenter, pour un adolescent (je choisis cet âge à dessein, ce fut le pire, vous le savez,

tant pis pour vous autant que pour moi, le match nul entre nous ne s'est pas déroulé sans fracas) d'être prénommé selon un pluriel, passe encore, on sait se débrouiller, mais un pluriel sans genre ? Disons qu'être prénominale ment engendré sans genre dérange ; pas trop de problèmes quand vous êtes en contact avec les gens, ils constatent bien que vous êtes un masculin ; mais que faire des lettres adressées à Madame Plusieurs Ouimet (il n'y a pas eu beaucoup de Mesdames, tout compte fait : au moins, on reconnaissait mon unicité pluralisée !), vous répondez comment, en adjoignant une fiche signalétique précisant le sexe ?

Non mais, géniteurs de l'époque *flower power*, vous pensâtes à quoi ? Zé à qui ? Vous n'avez pas lu la différence capitale, sexuelle comme toujours, séparant votre référent Hétu, Parfait, du prénom aux célestes limites ? Vous fumiez (je fume aussi : du tabac ; l'interdiction le guette lui aussi) et l'androgynie était à la mode ; donc, tant pis pour moi au genre incertain, dans sa multiplicité ou sa pluralité sexualisée qui ne peut toujours être que duelle, à moins que la sexologie n'ait procédé à des découvertes récentes dont je serais innocent. Géniteurs qui rigoliez des comportements crispés, silencieux, puritains des vôtres, puis-je vous avouer que je vous... que je n'apprécie guère mon prénom multiplié d'abord et asexué (trop, c'est comme pas assez) surtout ? Il m'est arrivé, sachez-le, de ressentir une féroce envie de retourner mon acte de naissance à l'expéditeur. En quelque sorte, de me débaptiser sinon de me dénaître. L'insignifiant n'a pas toujours apprécié à votre juste valeur son signifiant étonnant.

Mais, après tout, qu'y a-t-il dans un nom, ainsi que Shakespeare (se) le demande au cœur de la querelle Capulet-Montaignu si néfaste aux (très) jeunes Roméo et Juliette (vous voyez, géniteurs, il s'agit d'amour, mais d'amour dans un contexte donné, comme toujours ; la libido rôde, forcément, et la tendresse aussi, à cet âge ; mais les querelles familiales empêchent le nouveau d'advenir, elles ne font que reproduire leurs vieilles folies fumantes ou vindicatives) ; aurais-je été mieux nanti de naissance d'avoir été prénommé Eugène, serais-je devenu charpentier d'avoir été prénommé Joseph, révolutionnaire si j'avais

répondu au prénom de Fidel, ou sauveur quelconque si vous m'aviez avant-nommé Emmanuel? Qu'y a-t-il dans un nom, se demande à son tour James Joyce dans *Ulysse*; oh! il avait lu son Shakespeare, Jacques Lajoie l'Irlandais, et il savait jouer de bien des langues: son *Ulysse* en titre n'est toujours, en traduction, que le nom/prénom (vive l'économie antique!) du héros grec éponyme de l'épopée homérique, héros qui fit un si beau voyage, chers géniteurs! Quant à (et non pas «tant qu'à» ainsi qu'on entend et lit partout) y être, pourquoi m'arrêter? Après Shakespeare et Joyce, allons-y de Melville et de ses pérégrinations à lui, sur les eaux: «*Call me Many*». Un peu — un peu, je dis, avant d'écrire «comme» — comme dans Manny Mota, qui maîtrisait si bien l'art de frapper des simples.

J'oserais (me) dire que je m'égare: tu t'égares, Mégare (ou Mégara), et tu sais que ton union à Hercule (ou Alcide) se termina fort mal, selon les récits mythologiques gréco-latins. C'est vrai; c'est vrai que je m'égare et la preuve s'affiche là, silencieuse mais impénitente, sous mes yeux. Le plan. Le plan originel de ce récit, de cette fiction ou de ce texte, je ne sais trop, il est si difficile dorénavant d'attribuer un genre à ce que l'on écrit, le monde change et l'écriture aussi, ce dont rend compte l'incertitude générique; le plan, donc, est là sur ma gauche et se donne à lire sans aucune réserve ni retenue, l'indécent. Sur la question du nom du narrateur, de mon nom, il avait été prévu le quart des pages jusqu'ici écrites; ce narrateur, ensuite, racontait l'aventure funeste advenue à un ami à lui très cher, François Perron (7 pages). Le déroulement de ces sept pages est lui-même implacablement circonscriit: «F. P. (patronyme mère), origines Salmonie (Mata-pédia); études N.-B. et Mtl, prof. litt. québ. et afro-américaine à Clemson; épouse A. Lemieux de Mont-Joli, deux enfants (1967 et 1975); A. L. tombe amoureux de L. Kourouma (Sénégal, étudiant de F. P.)», etc., et tant pis pour ce plan puisqu'il ne saurait plus être question de le suivre, vu le nombre de pages imparti à ce récit, cette fiction, ce etc.; à moins que je ne coupe ou n'efface, couper/effacer, que je ne sabre, ainsi qu'on fit jadis pour le buffalo, dans les pages écrites jusqu'à maintenant. Dilemme. Tant pis pour

ce dernier itou, la question qui *here and now* me sollicite est plutôt la suivante qui, *here and now* encore, exige une réponse plus impérieuse que celle posée par le dilemme : pourquoi tant de pages consacrées aux nom et prénom au mépris du plan originel ? Comment je, Plusieurs Ouimet, ai-je pu me laisser entraîner sur des sentiers de marche ou de chasse si imprévus ? Comment a-t-il pu me jouer un tel tour, se mener en un si long détour, comment avons-nous pu nous laisser induire en de telles tentations et y succomber avec un tel plaisir ?

Vous permettez que je me parle, que je me pose des questions et que je me réponde ? Votre sollicitude me va droit au cœur, je l'apprécie à sa juste valeur, je me parlerai en votre nom, lui aussi, nous ferons cela, merci. Le narcissisme, Plusieurs ; tu te préoccupes trop de toi-même, tu veux régler de vieux comptes que tu croyais périmés, ce que tu refoulais revient en force et se met à parler malgré toi, tu ne peux pas laisser parler ton personnage fictif, tu prends trop de place, toute la place. Ben voyons donc, vous allez m'arrêter ça, dès qu'un narrateur parle un peu de lui-même pour mieux faire comprendre le personnage qui va mettre en mots les créatures de son texte, on l'accuse de se mettre en scène sinon d'autofictionner. Pourtant, vous avez un peu raison, n'arrêtez donc pas ça trop brusquement : c'est vrai que mon projet de mini-biographie déguisée en analyse onomastique pamphlétaire a fait surgir de l'imprévu : l'inconscient a dû se mettre à l'œuvre et les mots ont engendré les mots, les phrases d'autres phrases, pourquoi pas. Phrases et mots QUE J'AI AGRÉÉES, sans doute. Le vivant engendre du vivant, et les plans pour le contenir, cadres ou garde-fous, ne sont pas toujours de taille à lui résister. Comment dire non à la phrase qui s'écrit à la suite de la vôtre ? On verra bien à la relecture si elle était bienvenue, de bonne naissance.

Mais je ne suis toujours pas d'accord avec votre conception du narcissisme. Elle tendrait à signifier complaisance à soi, alors qu'à strictement parler narcissisme doit plutôt signifier accord avec soi. Je risque de jodler du Sigmund, mieux vaut m'arrêter (comme quoi je sais aussi pratiquer le freinage) ; mais, dites, vous éconduiriez, vous, des phrases qui vous révèlent à vous-mêmes et vous mettent

d'accord avec vous, des phrases qui permettent à votre texte, récit, etc., de ressembler à ce qu'il voulait être, plan ou pas plan ? Car il s'agit bien d'être, en écriture ou dans sa peau, *to be*.

Allons, je vais maintenant narrer l'autre, François Perron, ainsi que prévu mais non pas selon les prévisions du plan original, forcément ; allons ou allez, nous le ferons sans trop intervenir — c'est le mot « trop » qui est ici le signifiant de prime importance, fallait s'en douter —, presque sur le mode « Il était une fois » des contes de Perrault ou autres conteurs-conteuses, ma mère l'Oye. En toute linéarité sage et belle, et tu me diras, ô miroir, qui est la plus sage sinon la plus belle, ou la plus belle sinon la plus sage, de toutes les narrations possibles ! Narre, narrateur ! Ou encore et plutôt : narrez, narrateurs ! Bon, narre, narrateurs, quant à (et non pas etc.) y être !



Dans le village de Salmonie (vallée de la Matapédia, Québec) où il était né, François Perron constituait un cas particulier, voire à part, différent pour tout dire. Non, il n'était pas borgne ni manchot ni sujet à des crises de haut mal ou à des accès de danse de Saint-Guy. Il était né blondinet, frisotté et braillard (« Il aime ça se faire entendre, lui », dit sa mère) par une belle matinée de début de juin, Gémeaux selon les Castor et Pollux des astres, avec tous ses doigts de mains et de pieds, bleu puis blanc ainsi que les autres bébés du lieu ; le docteur Blouin, qui avait massacré tant de mères lors d'accouchements un tant soit peu difficiles ou que sa présence grognonne avait ainsi transformés, n'avait quasi pas eu à intervenir dans la chambre des parents, il était content de son travail, et la mère se félicitait plus tard du sien, « Dieu merci, Blouin n'a eu qu'à regarder, l'écorcheur ». L'accouchement rêvé, dont Elzéar Pelletier, cultivateur, et sa femme Gemma, maîtresse d'école, ne pouvaient que s'enorgueillir : un beau premier enfant, un garçon de six livres et douze onces, qui faisait oublier la fausse couche advenue dix mois plus tôt. Et le beau garçon allait connaître une enfance, puis une ado-

lescence et leurs années subséquentes en harmonie avec le charme de sa naissance.

Né en 1944 dans un village qui ne comptait que des âmes, 1 800 environ, mais armées de langues fort bien pendues, leur pendaison étant mortelle pour l'autre, François Perron était l'incarnation de la normalité, selon ce que ce mot peut avoir de meilleur, de rassurant et de subjectif. Il était beau, intelligent, grand et fort : que demander de plus au dieu unique de la forêt et de la terre de son pays ? Ses parents n'eurent pas d'autres enfants, fils unique dans une contrée de familles nombreuses. Le dieu unique a ses visées, la nature ses aléas, on n'y peut rien, faut se soumettre même si la terre et la forêt demandent des bras ; mais cette unicité dans la descendance constituait tout de même une exception qui fit un peu jaser.

Le grand et méchant jasage, l'à part ou le particulier qui faisait tant jacasser, venait d'ailleurs et, à toutes fins utiles, mettait bien davantage au banc des accusés ou des mis en cause ses parents que François lui-même : la maîtresse d'école, disaient les grandes langues à tendance tranchante et mauvaise, avait réussi à imposer à son mari éperdu d'amour son nom de famille à elle comme patronyme de l'enfant. Bien sûr les Pelletier-Perron, cultivateur-maîtresse d'école, étaient dans leurs amours pardessus la tête, ils se tenaient encore par la main après huit ans de mariage alors que ce geste était regardé de travers quand des jeunes s'y adonnaient. Même que monsieur et madame Pelletier se tenaient collés très serrés dans leur banc à l'église lors de la messe du dimanche, ce qui n'était pas nécessairement un bon exemple à donner aux élèves de madame. Mais, bon, ils s'aimaient, cela ne pouvait tout de même pas nuire tant que ça. De là à ce que madame donnât son nom au fils de monsieur, il y avait une marge, un pas, une distance, etc. Et on sait bien, le curé du baptême étant le frère de madame sa sœur aînée, il n'avait pas osé s'opposer au désir de celle-ci ; etc. et blablabla, allez-y de vos propres souvenirs et commérages, excusez-la.

Ainsi, François constitua un cas (férocement discuté) avant même de le savoir. C'est à la petite école que sa normalité de

toujours (six ans) fit de lui un étrange, un cas justement (ou injustement) : les enfants, répétant les dires des parents, lui criaient des « Pelletier, Pelletier, François Pelletier » à le rendre sourd à leurs appels, indécis et incertain. Il y eut forcément quelques bagarres mal rangées dans les rangées de bancs ; madame enseignant à l'école que fréquentait le fils, celles-ci n'eurent pas de trop graves conséquences, les parents des bagarreurs ne voulant pas s'aliéner celle qui enseignait à leurs filles et à leurs fils.

Les choses allaient bientôt changer. [*Heureusement. Car nous, Plusieurs Ouimet, multiple, sans genre et hésitant, éprouvons de plus en plus de difficultés à raconter ainsi, en tout respect de la chronologie et sans aucune intervention critique. Nous sommes, entre nous, plutôt impertinent (et n'allez pas ajouter un s à cet adjectif, merci), et voilà que nous n'impertinons plus. Mais, suivant le pacte, nous lisons le texte à mesure qu'il s'écrira, selon le plan pour lui prévu. Un autre merci.*] Rapidement François fut inscrit, à quatorze ans, au cours classique d'un collège du Nouveau-Brunswick voisin de sa Matapédia (trois heures par le CN d'alors, environ ; VIA naîtrait — si l'on peut dire — dans une vie à venir), le Collège du Sacré-Cœur de Bathurst tenu par les Eudistes ; sa mère refusait de l'inscrire au Séminaire de Rimouski plus rapproché, désirant que leur fils apprît l'anglais et ne voulant surtout pas que ce même fils unique fût pris dans les rets de ce qu'elle appelait « l'usine à curés ». Madame et monsieur voulaient une descendance, qui donc reprocherait le leur reprocher. Cela aussi ferait jaser ; peu d'enfants du village poursuivaient leurs études au delà de la 9^e année finale de l'école quand même ils se rendaient jusque-là ; quelques filles *faisaient* l'École normale à Mont-Joli ou à Rimouski, destination institutrices, quelques garçons se dirigeaient vers le Séminaire sus-nommé, destination prêtres, les frères ayant diviné (oui oui, diviné) chez eux la vocation. Mais aller étudier au Nouveau-Brunswick, blablaba, Gemma-la-maîtresse se prenait pour qui ?

En son collège à direction et enseignement assurés par des pères québéco-acadiens en milieu anglophone, François devint un autre lui-même ou son lui-même jusque-là de lui inconnu ; n'ayant plus à se défendre, et son nom allant de soi dans ce milieu

où il était un inconnu parmi d'autres qu'il ne connaissait pas ; n'ayant plus à se battre pour assurer le droit de son patronyme à le désigner, il se mit littéralement à croître et à grandir. *He blossomed, he bloomed*. À telle enseigne qu'aux vacances des fêtes suivant son premier semestre à Bathurst, les manches de ses vestons et pantalons de costumes étaient de deux pouces (cinq centimètres) trop courts aux mains et aux pieds, il y avait de l'eau dans la cave ainsi que le veut l'expression populaire, allez interpréter un phénomène de pousse subite semblable alors même que vous connaissez les aléas de l'adolescence, des années *teen* comme dans la chanson *Why Must I be a Teenager in Love?*

Pour tout dire, François s'épivardait et fleurissait dans ce milieu pourtant circonscrit sinon fermé, un collège de garçons pensionnaires. Il pouvait enfin pratiquer les sports, baseball, hockey et ping-pong à son goût, il découvrait la littérature même s'il avait été, grâce à la petite bibliothèque de l'école-maman, entouré de livres depuis sa naissance [entre autres, il se souvenait des larmes versées sur (!) *La case de l'oncle Tom* et de la trilogie romanesque — selon les deux sens de cet adjectif — de Raoul de Navery (dont il apprendrait plus tard qu'il s'agissait du pseudonyme d'une femme), *Patira*, *Le trésor de l'abbaye* et *Jean Canada*]. Il découvrit, à son grand dépit, qu'il n'avait aucun talent pour le hockey et un mince talent pour le baseball, au poste de premier-but, pas au poste de receveur qu'il affectionnait ; le latin et le grec ne lui posaient pas de difficultés insurmontables, et l'univers grec retenait son attention ; surtout, échelonnée sur quelques années, la découverte des textes français (de Montaigne à Lamartine et Baudelaire), puis canadiens-français (ben oui, langage d'époque et de lieu), de Saint-Denys Garneau à Thériault et Marcel Dubé, mirent à rude épreuve sa sensibilité ; « tu es très impressionnable, je te l'ai souvent répété », lui avait dit son conseiller spirituel (puisque tel était le nom de la fonction) qui était aussi le bibliothécaire du collège, le père Audet (Lucien) quand François s'était précipité au bureau de ce dernier après avoir lu *Cul-de-sac* dont la fin est si désespérée. À travers toutes ces découvertes, auxquelles il faut ajouter celles de Johnny Cash, d'Elvis Presley et

des Everly Brothers (François aurait toujours un faible plutôt fort pour les amours et les désespoirs chantés en anglais sur un air vaguement country-blues), le jeune Salmonien se découvrait tout à la fois dans la nouveauté de sa solitude et de son anonymat comme dans la mélancolie de son passé à fleur de souvenir.

Lors du premier semestre de sa première année au collège, sa correspondance avec ses parents tint toute la place écrivante : la nostalgie l'empoignait, il le disait [*le pauvre enfant*] dans ses lettres nombreuses sinon quotidiennes, ses parents l'encourageaient dans les leurs. Les échanges épistolaires diminuèrent de beaucoup au second semestre. À partir de la deuxième année, il commença à tenir un journal ; la somme des textes est considérable, vingt-huit gros cahiers brochés en spirales et à la calligraphie fort différente du premier au dernier. Ses résultats scolaires étaient excellents, il devenait sûr de ses moyens ; il s'impatientait, piaffait, rigolait, engageait de superbes prises de bec avec ses confrères et ses maîtres, voulait aller voir ailleurs s'il y était, ne plus connaître la discipline du pensionnaire. Et la littérature, et les premières amours, merveilleuses et inquiètes comme il va quasi de soi. Il fut élu à la direction du mensuel des étudiants, se mêla de politique à l'association générale des étudiants et son candidat remporta l'élection, ses résultats scolaires étaient encore et toujours les meilleurs de sa classe, depuis sept ans maintenant. Si bien qu'il remporta tous les honneurs, mérites, prix, etc., reliés aux études lors de la remise des diplômes à la fin de son baccalauréat. Mais l'impatience, le malaise persistait, comme une inquiétude diffuse, une attente anxieuse et angoissée venant il ne savait d'où et visant il ne savait trop quoi [*faudrait chercher, jeune homme*]. Vedette en son collège, il se découvrait plein de doutes, quasi anonyme à lui-même : la toge du bachelier ne donnait aucune assurance particulière, aucune identité assurée, il n'est pas toujours vrai que l'habit fait le moine, la moitié des proverbes disent le contraire de l'autre moitié, allez vous faire voir l'habit. Sa vedette à lui, c'était Claude D., le superbe hockeyeur de collègue qui avait reçu une offre de contrat des Rangers de New York de la LNH — ainsi qu'on écrit en *French*, mais tout le monde sait

bien qu'il ne s'agit toujours que d'une traduction de NHL — aux six clubs des années cinquante, c'est dire (il allait plutôt, Claude D., devenir ophtalmologiste. Sans qu'Œdipe y trouve à redire).

Il laissa ses premières amours à Caraquet, revint en Salmonie pour un dernier été et s'inscrivit en lettres à l'Université de Montréal. Y mena ses études rondement : licence, le beau mot dorénavant oublié des diplômés (trois ans), maîtrise ès (deux ans et demi) et doctorat ès encore (quatre ans) furent terminés en moins de dix ans, il allait sur ses trente ans, année 1974. Il enseignait depuis la fin de sa licence, à temps partiel ou complet selon les semestres, travaillait à la pige à la radio de Radio-Canada, avait fondé avec des amis professeurs une revue exclusivement consacrée à l'étude de la littérature québécoise, nouveauté permise par la Révolution tranquille ; sa thèse de doctorat avait été menée en littérature comparée, la québécoise et la noire étasunienne (faudrait dire l'afro-américaine aujourd'hui), grâce étant rendues aux travaux de *Tel Quel*, de Memmi et de Fanon, de Vallières et de *Parti pris*, de Freud et de Lévi-Strauss.

Malgré l'importance qu'il accordait à ses travaux, l'essentiel pour François Perron ne résidait pourtant pas là ; il avait rencontré, durant sa troisième année de licence (ès lettres), une étudiante infirmière [*le cas classique, mon beau François*] de l'Hôpital Notre-Dame qui suivait aussi des cours de musique à Vincent-d'Indy et qui avait une passion pour le jazz. Cela s'était passé au Centre social de l'U. de M. ; le coup de foudre, fréquent en littérature, avait donné une autre preuve à l'appui du proverbe qui veut que la réalité dépasse la fiction, surtout quand la fiction, en le sachant ou pas, pratique l'autocensure ou la retenue habillée de mots. Elle se nommait Angèle Lemieux (« On ne saurait dire mieux », lui avait-il dit lorsqu'ils avaient été présentés l'un à l'autre), elle venait de Mont-Joli, ses grands-parents maternels venaient de Salmonie, le monde est petit. Le coup de foudre, selon sa définition même, avait été immédiat, total ; surtout, il avait été réciproque, ce que n'implique pas toujours ladite définition. Ils avaient d'abord parlé d'eux-mêmes par études interposées, de leurs goûts et projets, de leur provenance. Le cinquième de

Beethoven, le *Concerto à l'Empereur*, les chansons de Dylan et de Baudelaire-Verlaine-Rimbaud chantées par Léo Ferré avaient fait le reste, appuyés par l'évocation des paysages de la Matapédia. *La petite musique de nuit* de Mozart viendrait à son heure, faut pas tout mélanger, la foudre et la literie.

Elle était douce et tendre, portée sur le silence et la précision des gestes à faire ; il était impatient et aimait causer, chercheur d'identité et d'assurance. Il aimait, voulait être aimé et admiré ; elle aimait en toute tranquillité, voulait être aimée dans les objets de ses amours qui étaient des manifestations d'elle-même. Ils se marièrent à la fin de son cours d'infirmière, la deuxième année de ses études de maîtrise à lui. Elle pratiqua son métier un an, jusqu'à la naissance de leur premier enfant, une fille ; ils rayonnaient de bonheur. Puis vint le deuxième, un garçon, même bonheur multiplié par deux (c'est-à-dire par un plus un, que les points de vue ès féministerie ne jugent pas trop vite ce « deux »), alors qu'il achevait ses études doctorales et qu'on lui offrait un poste de professeur à Louisiana State University (Bâton Rouge, Louisiane, USA comme dans NHL) : « Et pourquoi pas ? » se dirent-ils depuis leur appartement de la rue Stuart, « allons voir là si on y est encore, la Louisiane fut d'abord française, vive les arpents de neige à la chaleur ». Ils s'en furent donc à Louisiana State, y rencontrèrent les Louis Rubin et Ernest Gaines, le premier étant un professeur spécialisé dans l'étude des auteurs du Sud, Faulkner & cie ; c'est le deuxième surtout qui devint un ami indéfectible, lui le romancier qui offrait des cours de création littéraire, lui le romancier afro-américain et l'auteur de *A Gathering of Old Men* (traduit en français sous le titre *Colère en Louisiane*), superbe roman mettant en scène les classes sociales louisianaises, et représentant celles-ci par le biais, entre autres, d'un tandem Noir-Blanc d'étudiants (*Salt and Pepper*) qui sont les deux porteurs de ballon de leur équipe de football universitaire louisianaise. François y trouvait son compte littéraro-sportif, Angèle et lui fréquentaient les concerts de jazz et de blues. Et comme François et Angèle (François, surtout) avaient la bougeotte, cherchant toujours ailleurs si, peut-être, ils y étaient ou pour-

raient s'y trouver, Gaines les mit en contact avec Mark Steadman, professeur à l'Université Clemson (Caroline-du-Nord) et auteur d'un roman très faulknérien, *McAfee Country* (traduit en français sous le titre *Quoi de neuf en Georgie ? Chronique du comté McAfee*) ; François était aux oiseaux, le roman de Steadman lui avait particulièrement plu, Angèle était aux anges qui ont aussi des ailes, ils demeuraient non seulement dans le Sud mais ils allaient vers ces lieux originels de la musique folk-country-gospel étasunienne.

Or, c'est là, à Clemson, que la tragédie intervint dans la continuité du coup de foudre François-Angèle ; elle intervint par le biais de Léopold Kourouma, étudiant dans le séminaire donné par François à partir du roman d'Yvette Naubert, *L'été de la cigale*. Naubert était musicienne de formation, son roman sur les relations Noirs-Blancs en portait la trace dans sa structure même, qui était d'abord musicale ; fasciné, Kourouma, batteur dans un groupe étudiant de Clemson, était devenu un habitué des rencontres de recherche que François organisait avec ses étudiants et étudiantes, puis un habitué des Perron, puisqu'il était devenu assistant de recherche dans un projet subventionné obtenu par François et portant sur les « dominés d'Amérique (USA-Québec) » selon leurs littératures : la question identitaire selon l'imaginaire, qui constitue bel et bien un réel puisqu'il se trouve au départ d'une multiplicité de nos gestes les plus usuels, n'en finit jamais de nous préoccuper.

Douce et tendre, portée sur le silence et la précision des gestes à faire, Angèle écoutait les discussions entre François et Léopold. Elle apprécia très vite ce dernier, il tenait tête à François, patiemment, en répétant autrement, sans sourciller, les arguments plus tôt utilisés, ou en utilisant le silence comme réponse à une question à laquelle il avait déjà répondu, afin que François se rende compte qu'il se répétait et qu'il n'avait pas su écouter ; Angèle aimait particulièrement ces silences qui lui parlaient d'elle-même et de sa nature profonde, elle aimait qu'on puisse ainsi parler en répondant par le silence aux questions posées pour la énième fois par quelqu'un qui n'était pas nécessairement attentif aux réponses déjà données aux mêmes questions formulées autrement tout juste quelques moments plus tôt.

Angèle reconnut une part d'elle-même dans les silences de l'étudiant ; même, elle en fit le lieu très restreint, mais privilégié, de ce qui la séparait de François. Qui ne vit rien venir, qui était trop assuré de ses amours, qui était trop engagé dans ses recherches comparatistes, comparées ou pluriculturelles. Léopold devint l'amant d'Angèle sans que François, maître d'œuvre des recherches qui impliquaient l'étudiant, ne s'en rendit compte. Ainsi que bien d'autres, il l'apprit par d'autres ; Angèle, tendre mais précise, confirma la situation : l'épouse du professeur de littérature qui défendait les droits des Afro-Américains était l'amante d'un étudiant afro-américain. Mais elle était d'abord l'épouse de François, elle l'aimait, ne voulait surtout pas que leur couple prît fin. Sidéré, interloqué, blessé et jaloux, François découvrait une Angèle qu'il ne connaissait pas.

Tout amateur qu'il fût du *to keep on going on* d'une chanson de Dylan, François fut foudroyé par le discours d'Angèle ; l'inquiet impatient, dont les amours avaient été la seule certitude, retrouva ses pires comportements d'incertain d'identité. La jalousie, dès lors, prit de lui possession, obsessive et provocatrice dans ses représentations des amours de Léopold et d'Angèle. [*Peut-être qu'il faudrait donner quelques détails obsédants, ça charrie son homme ou sa femme, l'obsession.*] Si celle-ci avait dit à François son amour pour lui, il n'en avait désormais aucun souvenir. Le seul souvenir porteur était qu'elle avait admis son aventure avec un autre. Il n'allait pas s'en remettre : le soir du 14 février 1991, année retorse dont le chiffre peut se lire dans un sens comme dans l'autre.



C'est à Charleston (Caroline-du-Sud) le 26 mai 2002, à l'intersection nommée *the four corners of the law* en raison des édifices (église, palais de justice, etc.) construits aux quatre coins du croisement, que je causai pour la première fois avec François Perron. Nous nous trouvions dans cette ville parce que le congrès annuel du Conseil international d'études francophones (CIEF)

s'y tenait ; j'achevais mon doctorat à l'UQAM, j'allais présenter une communication sur la traduction française *made in France* de romans américains contenant de larges passages sur le baseball ou le football nord-américain (pour dire que les Français n'y comprenaient rien, qu'ils auraient intérêt à consulter leurs homologues du Québec, à suivre les conseils que leur donnera plus tard Jacques Poulin dans son roman *Chat sauvage*), je connaissais la réputation de comparatiste et de traducteur, de romancier aussi, de François Perron. C'est le texte de Faulkner parlant de Maurice Richard qui alluma l'étincelle ; Richard, Maurice, constitue un ample sujet de conversation pour deux Québécois, Faulkner une non moins vaste passion pour deux littéraires québécois qui se disent que le Québec et le Sud des États-Unis constituent les deux seuls lieux de l'Amérique du Nord britannique ou britannisée ou américanisée à avoir connu chez eux la défaite militaire et l'occupation-reconstruction. Bon. Et il est né à Salmonie, mes parents sont originaires de la vallée de la Matapédia ; il avait rencontré Madeleine Gagnon à l'occasion de divers colloques, et j'étais amoureux d'une jeune fille d'Amqui et le *Quoi de neuf en Georgie ?* de Steadman m'avait fortement impressionné, son roman suivant *A Lion's Share*, ayant pour héros un jeune footballeur universitaire nord-américain, n'avait forcément pas été traduit en français, pas plus que le premier roman de Malamud, *The Natural*, dont le personnage principal était un joueur de baseball — Steadman a-t-il publié depuis, il se fait rare et discret ; c'était quoi le métier de vos parents, votre prénom n'est pas courant, c'était quoi le nom de famille de votre mère ? Ah ! jamais facile d'être des minoritaires, quelle que soit la nature de la minorité en question, mais ça peut forger le caractère, l'esprit de résistance aussi. Mais les habitudes de résistance n'empêchent pas pour autant le désarroi, me dit-il soudain, et le climat de la conversation changea du tout au tout car il se doutait bien que je savais ; tu vois, je suis en train de traduire *Poussière sur la ville* d'André Langevin pour un éditeur américain, ce roman me fascine et m'obsède parce que l'attitude de son héros recoupe largement celle du roman que j'ai entrepris d'écrire, *A Lover's*

Arrangement. Le *lover*, c'est le mari ; ils sont blancs tous les deux, sa femme le trompe avec un de ses étudiants à lui, un Ivoirien, alors que lui, professeur, étudie les relations Noirs-Blancs dans le roman américain — comment veux-tu qu'il réagisse, mon héros (?), surtout alors que je suis à traduire Langevin ?

Il se doutait, et bien plus encore, que je m'en doutais. Sa question ne visait qu'à valider sa presque certitude, il était à peu près sûr que je savais, le milieu littéraire est si petit, le monde n'étant grand que pour ceux et celles qui ne sortent pas, qui ne voyagent pas, quel que soit le moyen, hors de leur univers cocouné. J'ai parlé de Dubois et de Madeleine, le couple de *Poussière sur la ville* ; et j'ai bien compris que ma naïveté le séduisait ; que, pour dire les choses franchement, mes vingt ans largement entamés ne faisaient pas le poids en regard de ses cinquante presque achevés : le héros de son roman, jaloux et *devastated* en ses premières réactions, ce qui le rendait singulièrement dangereux pour les autres et autodestructeur, genre après moi le déluge, s'enseignait ses propres enseignements de professeur de littérature, principe de plaisir vs principe de réalité, misait sur le temps à qui il faut donner du temps : le visa de l'Ivoirien (et celui de Léopold) n'avait que huit mois à courir au moment où commençait son aventure avec la femme du *lover* (Angèle), l'autre s'appartient tout autant que je m'appartiens, la tragédie a ses lois que l'humour peut tempérer. Conversation dont la teneur littéraire n'était qu'un écran, ainsi qu'on dit rêve-écran ou qu'on va au cinéma ; et cela sied à la littérature et aux littéraires, pervers polymorphes l'une et les autres qui la pratiquent.

Nous ne nous sommes pas lâchés depuis cette première conversation entre praticiens du même métier : rencontres à Charleston (*bis*), la superbe ville rénovée qui tira en 1861 les premiers coups de feu de la guerre civile étasunienne, à Québec sur les Plaines de notre Abraham, à Montréal où tout le monde se rencontre (sauf au Stade olympique), à Rimouski où le fleuve est appelé la mer ; à quoi il faut ajouter, modernité d'hier et d'aujourd'hui, les interurbains et les courriels.

Mais à mesure qu'avance son *A Lover's Arrangement*, à mesure que ce roman approche de sa fin, je sens que nos liens

deviennent plus lâches, il répond moins à mes courriels, par exemple, pris qu'il est par sa traduction et ses écritures romanesques. Je comprends parfaitement la situation et ne m'en offusque surtout pas : j'aurai eu le mérite, considérable depuis mon point de vue et en l'absence de tout gonflage d'*ego*, de tout narcissisme primaire, de lui faciliter le passage de son premier roman, *A Many Splendored Origin*, roman autobiographique ainsi qu'il est fréquent pour un premier selon ce genre — on dit souvent « récit » maintenant —, au second qu'il est à la veille de compléter et qui ne l'est pas moins, autobiographique. Sauf que ce mot, autobiographie, ou cet autre, autofiction, n'a jamais été par nous utilisé dans nos échanges touchant son deuxième roman, pudeur et retenue, nous savons que nous savons, et qui suis-je pour aborder le sujet.

Puisque après tout, moi, Plusieurs Ouimet, nombreux mais incertain, incertain parce que nombreux, ne suis toujours qu'un personnage de papier. Mon père, auteur véritable de mes jours en noir et blanc, porte le nom de sa mère, Perron, et se prénomme François. Fils de la nature et du ciel, de la puissance des fleurs, des herbes et de l'illimité céleste, je ne suis pas en quête d'auteur, plutôt en quête de mon personnage, et même en quête de ma personne, plutôt encore *bis*. Quand je parle de papa Perron, sa façon de dire et de raconter m'influence, je le sais, ça m'agace ; n'empêche, j'ai le même âge que son fils et comme celui-ci je cherche ma voie-voix, bégaiement, nous faisons nos gammes, le fils biologique dans les sports, moi dans les mots. Pour tout dire, je cherche toujours mon genre, François le sait désormais. Et je crois qu'il se méfie, son silence n'a aucune parenté avec celui ou ceux d'Angèle ; quand François se tait, c'est qu'il craint, qu'il imagine ou prépare des ripostes. Comme celle du 14 février 1991, Saint-Valentin d'une année qui peut se lire à l'envers comme à l'endroit.

Qui nous aime me suive. À suivre.